

de Saprônovo, et, par derrière, Riazan ; et tout droit en avant, Moscou, les terres d'Outre-Paradis.

Nous, les gens à panse difforme, nous, race de Riazan, nous mangerons à notre saouïl : des patates. Or, les autos pétaradent ainsi parce qu'on y mettait autrefois du pétrole. Grande est-elle, notre mère Russie, que le diable l'emporte ! Des landes et des halliers.

RIAZAN-BABA

*Tout est réglé sur le papier,
Mais on oublie que les sentiers
Se perdent dans des fondrières...*

LÉON TOLSTOÏ.

Au sujet des Monts de Saprônovo, les filles chantent :

Du côté de Saprônovo,
— C'est chose rigolote !
— Le plus cossu des proprios
A vendu sa culotte...

Pour ce qui est de la topographie, même dans l'ancien temps, par les Monts de Saprônovo, le diable s'y est cassé les pattes : sur le moindre monticule, un manoir, six manoirs ; — trois groupes paysans, sept isbas, dans le moindre ravin. Le géomètre du cadastre, Nil Nilovitch Tychko, après avoir passé des mois et des mois dans un des manoirs condamnés, n'a pas même pu retrouver l'endroit où le diable s'était cassé les pattes. Les moujiks continuaient à vivre et à comprendre les choses comme à l'époque du tsar Alexis Mikhaïlovitch ; mais ils ne pouvaient s'entendre sur la nouvelle distribution des terres. De tous les propriétaires nobles, il ne restait, — il en restait tout de même ! — que les Erliksov et les Skourlatov, dans deux manoirs voisins, séparés par un ravin, et, en outre, un apiculteur, ancien employé des zemstvos, nommé Komynine, qui habitait une hutte de terre, dans un jardinet qu'il avait créé. Au delà des tertres de Buritch, — endroit perdu, — se situait la Commune du Travail ; de cette commune, les communistes eux-mêmes ne parlaient qu'à mots couverts.

Quant aux propriétaires, tous étaient des Ghéorghis et des Iouri : un vieux général, Iouri Ghéorghievitch ; un capitaine de la Grande Guerre, amputé de la jambe, Iouri Iourievitch ; une communiste, Maria Iourievna ; seul, Komynine, se nommait simplement Iagor Iagorovitch Komynine. La chanson que j'ai dite plus haut, ce sont les filles qui la chantent ; les garçons, s'adressant aux filles, la chantent autrement :

Chez nos gars de Saprônovo,
On a des façons rigolotes :
Tout un chacun est proprio,
Tout un chacun baise ou pelote...

Du reste, il y a, par là, beaucoup d'autres dictons : ce sont créations de femmes, de « bâbas » ; dans ce genre : « Ton chéri est soldat rouge, le mien blanc ; — l'un pendu, l'autre pourfendu ; — on est veuves du même clan. » Le peintre de mœurs ne peut négliger cela. « Holà ! hélas ! hélas ! holà ! — Vois qu'il laboure de ses bras, — le « barine », l'ancien seigneur, — comme fontaine, il fond en pleurs, — il ne boira plus notre sueur. » — « Nous qu'on chassait des basses-cours, — on nous reçoit dans la grand'cour, — on nous invite au salon — pour nous vendre des jupons ! » — « A ce qu'on dit au village, — on prend les poux en fermage : — c'est pour les poux à gratter, — qu'on nous apprend à compter. » — « En commune, l'affaire est claire : on nous avait promis la terre ; on en donne assez de largeur — pour enterrer un gros mangeur. »

On dit même, textuellement : « J'irai — qu'est-ce qu'on va me casser ! — aux ch... sans laisser passer ! — La permission d'aller ch..., je n'ai pas de quoi la payer ! »

Les dictons, ce sont les filles qui les imaginent, en s'amusant, en promenade. Le peintre des mœurs ne peut en rejeter un seul mot. Quant aux garçons, il n'en reste guère...

...Et là-bas, par-delà les Monts de Saprônovo, c'est le cours de l'Oka, ce sont les prés de Dédinovo, ou de l'Aïeul, ceux du Blanc-Remous : jadis, des milliers d'hommes se nourrissaient de ces terres, mesurées par milliers et milliers de déciatines, fournissant à toute la Russie des millions de pouds ; — maintenant, sur les prés, les foins se sont perdus : la renouée, le trèfle rampant, la gesse, la mille-feuille ont été étouffés par le laiteron et autres mauvaises herbes. — Et pourtant, à chaque printemps, sur les monts de Saprônovo, les pommiers fleurissent dans les vieux vergers, et ils donneront des fleurs tant que la terre sera terre. Les vergers, dans la blanche fleur des pommiers, sous la lune, semblent ossifiés, immobiles. Toute la nuit, dans les ravins, les grenouilles coassent, et il